

# RÉFLECS D'UN GNIAF...

## Anniversaire de 48

Cette semaine nous venons de doubler une date bougrement sérieuse: 4 février 1848.

Les républicains qui tiennent la queue de la poêle ne pouvaient laisser passer un semblable anniversaire sans banqueter.

Ils ne s'en sont pas privés, nom de dieu! Les pique-assiettes se sont mis en branle; on a baffré à gueule que veux-tu et liché pire que des pompiers, - toujours dans les mêmes prix: c'est le populo qui finance.

Donc, les grosses légumes ont un sacré motif à glorifier cette date: c'est ce jour là qu'est sorti de l'œuf le suffrage universel, cette faramineuse fumisterie qui depuis près d'un demi-siècle, nous aide à supporter le joug et détourne notre attention de la guerre sociale en nous faisant prendre des vessies pour des becs Auer. Grâce à cette invention, les dirigeants nous posent un lapin continuel; ils opèrent kil-kif le perruquier promettant de raser gratis demain: dans la boutique politique on nous promet monts et merveilles, - toujours pour demain... et ce demain ne s'amène jamais!

Donc, le 24 février, les réjouissances bourgeoises sont en plein de circonstance: y a rien de tel que des tablées de ventrus et de bouffe-galette s'empiffrant bien au chaud, tandis que des kyrielles de mistouffliers poirotent dans la rue, et dînent de l'odeur des fricots, pour faire toucher du doigt aux plus bouchés qu'une modification d'étiquette gouvernementale ne change rien à l'exploitation et à l'oppression.

Que les grosses légumes nous tiennent sous leur coupe en vertu du droit divin, ou par la grâce du droit populaire, c'est bonnet blanc et blanc bonnet: des deux façons nous sommes frits; sous n'importe quel régime, du moment qu'il y a de l'Autorité à la clé, le populo doit être très maigre, afin que les jean-foutre de la haute soient matelassés de bonne graisse.

L'anniversaire du 24 février nous ramène le souvenir des temps héroïques où le populo, formidablement gobeur, mit trois mois de misère noire au service de la République.

En ces temps-là, pour le populo, la République c'était l'idéal mirifique qui devait assurer le bien-être à tous: les bons bougres, farcis d'une rude dose de naïveté coupaient dans les boniments de bourgeois égoïstes et s'en reposaient sur eux de préparer le terrain à une société libre. En réalité, les nouveaux maîtres n'avaient qu'un dada: rafistoler au plus vite la vieille société lézardée, museler l'esprit de révolte, afin que la misère humaine suive toujours son cours.

D'ailleurs, tout en débitant des postiches sur la liberté et la fraternité, les birbes du gouvernement provisoire faisaient tout juste le contraire de ce qu'ils disaient: leurs actes étaient la complète négation de leurs paroles.

Si le populo avait eu le nez creux, quarante-huit heures auraient suffi pour le désillusionner!

Hélas! il n'en était rien... Aujourd'hui encore, quand on nous débite de belles phrases, trop rares sont ceux qui ne se laissent pas empaumer!

Je disais donc que pour fixer le populo sur ses intentions autoritaires et réactionnaires, la gouvernance provisoire n'y alla pas avec le dos de la cuillère.

Son premier coup fut l'établissement d'un impôt nouveau: l'impôt de 45 centimes! Hein, comme c'était catégorique! Pouvait-on imaginer rien de mieux pour démontrer aux plus bouchés que la République, imitant les anciens gouvernements, continuerait à voler le pauvre monde? Au lieu de songer à dégraisser les gros banquiers, c'est aux poches du populo qu'elle sautait.

Quelques jours après, dans la première quinzaine de mars, les types du *Provisoire* firent encore pire: ils mitraillèrent le peuple!... Oh, ils allaient vite en besogne, les salopiauds!

N'étant au pouvoir que par intérim, ils mettaient les bouchées doubles, afin d'accomplir en quelques semaines autant de crapuleries qu'avaient pu en commettre des despotes ayant régné des années. C'est à Rouen qu'eut lieu le *Massacre du Provisoire*. Ce fut une boucherie affreuse, plus sanglante que ne le furent plus tard les fusillades d'Aubin, de la Ricamarie, de Fourmies.

Mais quoi! Le populo avait la foi robuste: malgré ces preuves trop palpables de l'amour que lui portaient les mecs du Provisoire, - amour qui ressemblait terriblement à celui de l'Ogre pour la chair fraîche, il continuait à avoir confiance!

Pourtant, on lui en faisait avaler de raides: les ratichons bénissaient les arbres de la Liberté et Jésus-Christ était proclamé «*le représentant du peuple*».

C'était se foutre de l'âne jusqu'à la bride! Volé, mitraillé et béni... toute la lyre y passait: n'importe, rien n'y faisait: le populo restait aveugle!

Au 15 mai, profitant de ce qu'il y eut un brin de raffut, les fripouillards du Provisoire, aidés des bouffe-galette de l'Aquarium, les premiers élus du suffrage universel qui venaient de rapliquer - Blanqui, Barbés et un tas d'autres bougres à poil furent collés en prison pour avoir eu l'intelligente audace d'essayer de foutre à l'égout les nouveaux despotes.

Ce coup-là fut une besogne d'épuration: il fallait enlever du milieu du peuple les éléments brouillons qui auraient pu aider à la fermentation de l'esprit de révolte somnolent.

Ça fait, les bourgeois pensèrent pouvoir digérer en paix, - leur espoir n'était que prématuré.

Naïvement gobeur, le populo, connaissant les usages commerciaux, avait fait traite sur la République à 90 jours. Il s'était promis de subir avec une patience angélique les pires mistouffles durant ces trois mois, convaincu qu'en ces douze semaines le *Provisoire* ferait quelque chose pour lui.

Les trois mois s'égrenèrent et le populo se trouva gros-jean comme devant! Il dut reconnaître qu'il s'était monté le job et que ses nouveaux maîtres lui avaient posé un lapin de calibre.

La seule mesure prise à son égard avait été la création des *Ateliers Nationaux*, couillonnade gigantesque que les jean-foutre du *Provisoire* avaient été obligés d'emmancher: les prolos embauchés creusaient des trous que d'autres se donnaient la peine de combler... Mais cette agglomération avait un avantage: elle avait réuni des gas jusque là éparpillés et les *Ateliers Nationaux* étaient devenus un riche terrain de propagande.

Quand les gouvernements s'aperçurent de leur boulette, y avait plus mèche de la réparer; ils regretèrent d'avoir eu la maladresse d'entasser ces pauvres bougres, de mettre leurs misères en contact. Si tout ce monde était resté éparpillé, chacun aurait crevé dans son coin, ignoré... et sans le moindre danger pour les richards.

Il fallait donc, coûte que coûte, dissoudre les *Ateliers Nationaux*. C'était d'autant plus indispensable que les trois mois étaient écoulés, la lettre de change tiré par le populo sur la République était restée impayée, l'esprit de révolte mijotait ferme.

Le serrage de vis s'effectua en juin, quatre mois, presque jour pour jour, après les journées de février.

Le populo se rebiffa... et on le mitrailla dur!

Le Thiers de l'époque s'appelait Arago et il était secondé par un Galiffet féroce: Cavaignac, le boucher de juin...

La Seine coula rouge, - mais qu'importait, la Bourgeoisie était sauvée!

«*Chat échaudé craint l'eau froide!*», dit le proverbe.

Pourquoi n'en est-il pas de même du populo.

Il a pourtant été échaudé plus souvent qu'à son tour, il a trinqué assez salement pour que l'expérience soit décisive!

Eh oui, nom de dieu!... C'est aux zigues d'attaque à pousser à la roue pour qu'on ne revoie plus de si sales et si sanglants fourbis. Il faut nous fourrer dans le ciboulot que pour sortir du pétrin et avoir nos coudées franches il n'y a à table que sur notre propre énergie.

Jamais les alouettes ne sont tombées rôties du ciel, - de même jamais un gouvernement n'a cherché et ne cherchera à faire le bonheur du populo: c'est contradictoire!

Or donc, quand viendront les jours de grabuge, au lieu de compter sur l'Autorité, au lieu d'attendre que de nouveaux dirigeants s'occupent de notre sort, il nous faudra prendre modèle sur les photographes et opérer nous-mêmes.

**Le Père Peinard.**

-----